

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

MŒURS ET CARACTÈRES DU XVII^e SIÈCLE.

LA GUIRLANDE DE JULIE.

Le 1^{er} janvier 1642 est une date mémorable dans les annales de l'hôtel Rambouillet.

Ce jour-là, à son réveil, Julie d'Angennes, la gracieuse et spirituelle fille de la marquise, eut une surprise dont on parla longtemps dans tous les cercles précieux, depuis les salons du Luxembourg jusqu'aux ruelles du Marais.

Elle trouva sur sa table de toilette un volume infolio, magnifiquement couvert et doublé de maroquin rouge et renfermé dans un étui de peau. Sur cette reliure, chef-d'œuvre de Le Gascon, Julie remarqua ses initiales J.-L., entrelacées et imprimées en or. Sur le frontispice elle lut, au milieu d'une couronne, ces mots tracés de la main de Jarry, le célèbre calligraphe : *La Guirlande de Julie, pour M^{lle} de Rambouillet, Julie - Lucine d'Angennes.* Le feuillet suivant représentait un Zéphire entouré d'un nuage, tenant dans la main droite une rose et dans la gauche

neuf fleurs qu'il soufflait légèrement sur la terre. Venaient ensuite de nombreux feuillettes. Vingt-neuf contenaient séparément chacune des fleurs de la guirlande peinte par Robert et accompagnée d'un madrigal calligraphié par Jarry. Soixante et un renfermaient seulement un madrigal.

C'était là, certes, un des cadeaux les plus ingénieux et les plus galants qui se pût imaginer. Mais ce qui en rehaussait singulièrement le prix, c'est que chacun des madrigaux avait été écrit en l'honneur de Julie d'Angennes par les poètes les plus célèbres de l'époque, en tête desquels figurait naturellement l'auteur de ce "chef-d'œuvre de la galanterie," le marquis de Montausier. Il avait composé, à lui seul, seize madrigaux. Les autres étaient dus aux habitués les plus intimes de l'hôtel Rambouillet, aux Arnaud, à Chapelain, à Colletet, à Corneille, à Desmarests, à Godeau, à Tallemant, etc. Ce ne sont point des chefs d'œuvre, est-il

besoin de le dire? La fadeur, la prétention et la subtilité dominent dans la plupart de ces petites pièces, parmi lesquelles il serait difficile d'en trouver trois ou quatre qui aient une tournure vive et naturelle. Mais, si les parfums de ces roses, de ces héliotropes, de ces jasmins et de ces œillets nous échappent aujourd'hui, si nous les trouvons tant soit peu rances et fades, il ne faut pas oublier qu'ils étaient fort goûtés des beaux esprits de l'hôtel Rambouillet. Ces compliments quintessenciés semblaient alors le comble de la délicatesse et de la grâce.

Aussi toutes les conversations de la chambre bleue n'eurent-elles point d'autre sujet que celui de la *Guirlande* dans l'après-midi du jour où Montausier fit ce galant hommage à la céleste Julie.

Les habitués de la marquise étaient cette fois au grand complet. Collet, Chapelain, Gombauld, Conrart, Voiture, Corneille, s'y étaient rendus, ainsi que Montausier, M. de Grasse, M. de Montmorency, la vicomtesse d'Auchy, M^{me} Paulet, tout le ban et l'arrière-ban des précieuses. Le cercle était plus nombreux et plus brillant que jamais.

Qu'on nous permette d'y introduire un personnage étranger qui ne figurait pas toujours parmi les conviés d'Arthénice, homme de goût et d'austère raison, dont la mise simple et correcte n'attirait point le regard, et disparaissait pour ainsi dire derrière les brillants costumes de la foule. Ce personnage représentait le goût et le génie français au milieu de la société précieuse, l'éternel bon sens aux prises avec la fantaisie, l'esprit de tradition en face des caprices de la mode. Nous l'appellerons Francus.

Nul ne faisait attention à lui, lorsque M^{me} Paulet, sur un signe

de la marquise, ouvrit la superbe *Guirlande*. Passée de main en main, chacun avait pu la feuilleter et l'admirer à loisir, chacun avait pu s'extasier sur le "rare" et le "précieux" d'un pareil cadeau.

— Certes, avait dit Tallemant, c'est là la plus illustre galanterie qui ait jamais été faite.

Mais tous les bruits et tous les murmures laudatifs s'apaisèrent lorsque Angélique Paulet commença la lecture du madrigal suivant, que M. de Montausier avait placé, en forme de dédicace, sur le huitième feuillet du manuscrit :

ZEPHIRE À JULIE

Recevez, ô Nymphé adorable
 Dont les cœurs reçoivent les loix,
 Cette couronne, plus durable
 Que celles que l'on met sur la teste des rois.
 Les fleurs dont ma main la compose
 Font honte à ces fleurs d'or qu'on voit au
 firmament;
 L'eau dont Permesse les arrose
 Leur donne une fraîcheur qui dure inces-
 samment;
 Et tous les jours ma belle Flore,
 Qui me chérit et que j'adore,
 Me reproche avecque courroux
 Que mes soupirs, jamais pour elle
 N'ont fait naître de fleur si belle
 Que j'en ai fait naître pour vous.

Un murmure approbateur fit le tour de la *chambre bleue* après la lecture d'un compliment aussi délicatement tourné. Seul, Francus resta impassible. M^{me} Paulet continua sa lecture d'un madrigal de M. Chapelain :

LA COURONNE IMPÉRIALE

Je suis ce prince glorieux
 De qui le bras victorieux
 A terracé l'orgueil d'un redoutable Empire.
 Au plus froid des climats je me sentis
 brusler
 Par un nouveau soleil que l'univers admire,
 Et que celui des cieux ne sauroit égaler.
 Du rivage inconnu de l'aspre Corélie,
 Où la mer sous la glace est toute ensevelie,
 Le flambeau de l'amour mes voiles con-
 duisant
 Je vins pour rendre hommage à l'auguste
 JULIE;
 Mais, jugeant ma couronne un indigne
 présent,
 Je voulus conquérir le riche diadème
 Dont jadis les Césars, en leur pompe
 suprême,
 Eurent le front si reluisant.

Au comble d'un succès qui les peuples
étonne,
Vainqueur des ennemis et vaincu du mal-
heur,
Je rencontraï la mort dans le champ de
Bellone.
L'Amour vit mon désastre, et, flattant ma
douleur,
Me convertit en une illustre fleur,
Que DE L'EMPIRE il nomma la COULONNE.
Ainsi je fus le prix que cherchoit ma
valeur;
Ainsi par mon trépas j'achevay ma con-
quête;
En cet état, Julie, accorde ma requête,
Sois pitoyable à ma langueur,
Et, si je n'ay place en ton cœur,
Que je l'aye au moins sur ta teste.

Pour comprendre l'effet produit par cette pièce que Huet déclare "être, sans contredit, la plus belle fleur et la plus beau madrigal de la *Guirlande de Julie*," il faut se rappeler que Chapelain y fait allusion à l'admiration que le roi de Suède avait, dit-on, pour Julie d'Angennes. Il feint que Gustave-Adolphe fut métamorphosé, après sa mort, en une fleur destinée à la couronner. On connaît la puissance et le charme de l'allusion auprès des esprits délicats. Aussi la lecture de "ce petit morceau" fut-elle accueillie par une triple salve d'applaudissements. Il y eut des pamoisons à la Bélise dans l'entourage de M^{me} de Rambouillet. Chacun s'extasia sur la finesse et l'esprit de M. Chapelain.

—Que cela est galamment tourné! s'écria M. d'Andilly. Vraiment, monsieur Chapelain, vous connaissez à fond le friand des choses!

—J'ai un furieux tendre pour ces vers, dit Madeleine de Scudéry.

Tout le cercle précieux fit chorus.

Nous devons avouer que notre ami Francus ne prit aucune part à l'émotion générale. Peut-être même eût-on pu voir un léger sourire passer rapidement sur sa lèvre ironique; mais ce ne fut qu'un éclair, et ce scurire fit place à une attention concentrée, quand la "lionne" donna lecture du madrigal suivant de M. Corneille :

LA TULIPE AU SOLEIL

Bel astre à qui je dois mon estre et ma
beauté,
Ajoute l'immortalité
A l'éclat nonpareil dont je suis embellie;
Empêche que le temps n'efface mes cou-
leurs.
Pour troyen donne moi le beau front de
JULIE;
Et, si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la reine des fleurs.

Pour le coup, Francus n'y tint plus. Il se leva brusquement, et, traversant le cercle brillant et parfumé qui entourait la reine du lieu, il s'arrêta devant l'auteur du *Cid*, et, le regardant d'un oeil sévère :

—*Tu quoque*, lui dit-il; toi aussi, ô grand Corneille?...

Si Corneille entendit, il est à croire qu'il ne comprit guère. Sa conscience littéraire ne lui reprochait rien. Peut-être même mettait-il au-dessus des imprécations de Camille et des fiers accents de Pompée les madrigaux qu'il adressait à la divine Julie au nom de la Tulipe, du Lis, de l'Hyacinthe, de la Fleur d'Orange, de la Grenade et de l'Immortelle blanche.

La lecture de la belle Angélique se prolongea fort avant dans la soirée. Toutes les fleurs et tous les poètes vinrent tour à tour déposer leur hommage aux pieds de la reine de la fête. M. de Malleville fit parler la fleur d'Adonis, M. de Gombauld l'Amarante, M. de Scudéry l'Immortelle, M. Colletet la Pensée, M. de Cérisy la Rose, M. Godeau la Tulipe, M. d'Andilly la fleur de Thym, etc. Montausier, qui s'était réservé la meilleure part dans ce galant tournoi, prêta une voix à l'Anémone, à l'Angélique, à l'Héliotrope, au Jasmin, à la Jonquille, au Narcisse, à l'Œillet, et même au Safran et au Souci pour célébrer celle dont il convoitait la main depuis plusieurs années, déjà.

L'accueil fut à peu près le même pour tous les madrigaux, empressé et flatteur de la part des habitués

d'Arthénice, réservé et presque railleur de la part du personnage que nous avons cru pouvoir introduire dans le cercle de l'illustre marquise, à l'aide d'une fiction très en usage au dix-septième siècle et qu'on voudra bien tolérer en raison de sa couleur locale. Une seule fois le front du sévère Aristarque parut s'éclaircir, ce fut quand M^{lle} Paulet donna lecture du quatrain suivant de Desmarests :

LA VIOLETTE

Franche d'ambition, je me cache sous
l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon
séjour ;
Mais si, sur votre front je me puis voir un
jour,
La plus humble des fleurs sera la plus
superbe.

Francus applaudit franchement à la gracieuse simplicité de ce madrigal, le seul dont la postérité ait gardé souvenir au milieu des fadeurs sentimentales qui composent la *Guirlande de Julie*.

Après cette journée, l'hôtel Rambouillet ne tarda pas à subir le sort qui est, ici-bas, réservé à toute chose ; il vieillit, il entra dans la voie de la décadence et du déclin. La Régence lui fut fatale et la Fronde lui porta le coup de mort. En 1646, il perdit son plus précieux ornement. Julie d'Angennes, qui avait enfin consenti à mettre un terme aux épreuves de Montausier en acceptant son nom et sa main, partit pour son gouvernement de Saintonge, et ne fit plus à Paris que de rares apparitions, jusqu'à l'époque où elle devint gouvernante des enfants de France et dame d'honneur de la reine (1662-1664). Pisani, fils aîné de la marquise, avait été tué à Nordlingen ; Voiture mourut en 1648 ; le vieux marquis de Rambouillet en 1653. Sa noble veuve resta seule, et son salon ne fut bientôt fréquenté que par quelques amis, les sérieux et fidèles tenants de la

dernière heure, auxquels vinrent pourtant s'adjoindre plusieurs hôtes nouveaux : M^{me} de la Fayette, M^{me} de Sévigné, M. de Grignan, Fléchier, Boileau lui-même, qui lut ses premières satires dans le cabinet où le cavalier Marin avait récité ses derniers *Concetti*, et qui fut aussi vivement critiqué que Marin avait été applaudi. La grande querelle des Jobelins et des Uraniens, et la représentation des *Précieuses Ridicules*, se rattachent à ces derniers temps de l'hôtel Rambouillet. Nous aurons bientôt occasion de parler de la guerre que se livrèrent les beaux-esprits à propos des sonnets de Job et d'Uranie, et de revenir sur les *Précieuses*. Disons seulement aujourd'hui que M^{me} de Rambouillet prodigua ses louanges et ses applaudissements à la comédie de Molière qui ne l'atteignait en aucune sorte, où elle n'avait point à se reconnaître, puisque Molière n'avait jamais songé à la critiquer.

Les chagrins et les dernières années de l'illustre marquise furent adoucis par les soins délicats que lui prodiguèrent le duc et la duchesse de Montausier, surtout par les caresses, les prévenances et le babil de sa petite-fille, Marie-Julie, ravissante enfant qui devint la duchesse d'Uzès dont plusieurs écrivains nous ont conservé les mots précoces et les fines reparties.

Pleine de courage et de foi, ayant, comme l'a dit l'évêque de Vence, "un cœur tout romain et tout chrétien," M^{me} de Rambouillet vit venir son heure dernière sans appréhension comme sans faiblesse. Elle était âgée de soixante-dix-sept ans lorsqu'elle s'éteignit doucement, le 27 janvier 1665. Elle fut enterrée aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques.

Les hommages ne manquèrent point à sa tombe. Le roi et la

reine voulurent témoigner publiquement, en allant rendre visite à M^{me} de Montausier, de leur estime pour celle qui avait fondé en France une grande école de politesse et de vertu.

Suivant l'usage du temps, une multitude d'épithètes furent composées en son honneur. Nous avons cité celle que M^{me} de Rambouillet fit elle-même dans un de ces jours de désenchantement et d'amertume dont ne sont pas exemptes les vies les plus heureuses et les mieux remplies. En voici une qui nous a semblé d'autant

plus significative qu'elle est due à une plume — celle de Tallemant des Réaux — plus habituée aux traits de la calomnie et de la satire qu'aux formules de l'admiration et de l'éloge :

Ci-gît la divine Arthénice,
Qui fut l'illustre protectrice
Des arts que les Neuf Sœurs inspirent aux
humains.
Rome lui donna la naissance ;
Elle vint rétablir en France
La gloire des anciens Romains ;
Sa maison, des vertus le temple,
Sert aux particuliers d'un merveilleux
exemple,
Et pourrait bien instruire encor les souve-
rains.

G. DE CADOUAL.

LA PHILOSOPHIE.

(Voir pages 115, 143, 240 et 283.)

Nous avons vu d'après saint Paul lui-même quelle est la dignité de la vraie philosophie, la sublimité de son objet, les hauteurs de vérité auxquelles elle peut et doit s'élever : eh bien ! cela, si haut qu'il soit, elle peut le faire avec une entière certitude fondée tout ensemble, dit saint Thomas, sur l'évidence des principes et sur les clartés de la lumière naturelle.

L'évidence, l'idée claire, la lumière naturelle, voilà pour nous le principe de cette certitude : c'est ce que saint Thomas d'Aquin ne se lasse pas d'inculquer.

“ La certitude de la science et de l'intelligence, dit-il, vient de

“ l'évidence même de ce qui est appelé certain¹. ”

“ Et les vérités qui sont ainsi naturellement établies dans la raison ont la certitude de la vérité parfaite². ”

Saint Thomas va jusqu'à dire que ce que l'homme voit ainsi avec certitude, ces hautes vérités, si grandes, si belles, si nécessaires, il le voit dans la lumière de la raison que Dieu allume en lui, et par laquelle Dieu lui-même nous parle,

¹ Certitudo, quæ est in scientiis et intellectu, est ex ipsa evidentia eorum quæ certa esse dicuntur. (3. d. 9. 2., art. 2. 9, 3. o.)

² Ea quæ naturaliter rationi sunt insita verissima esse constat. (Contra Gentes, I, vii.)

nous fait entendre et connaître ces vérités.

“ La certitude de la raison vient d'une lumière que Dieu nous donne intérieurement et par laquelle Dieu parle en nous¹”

Et cette certitude rationnelle, selon saint Thomas d'Aquin, est entière, absolue. “ Il y a, dit-il, tel fondement de vérité, où aucune apparence d'erreur ne peut se trouver.”

“ Il y a des vérités auxquelles il ne peut se mêler pour nous aucune apparence de fausseté : telles sont les dignités (les premiers principes) auxquels l'entendement humain ne saurait refuser son assentiment².”

Et il ajoute encore : “ C'est la lumière naturelle qui donne à notre esprit la certitude des choses qu'il connaît dans cette lumière, comme par exemple les premiers principes³.”

“ C'est dans la lumière naturelle, dit encore saint Thomas, que la science puise la certitude. *Scientia habet certitudinem ex lumine naturali.*”

La doctrine de ce grand et immortel docteur sur cette lumière naturelle est admirable. Je ne crois pas que jamais la vraie philosophie, la saine raison, la science, aient été plus hautement, plus fermement affirmées, aient reçu un plus bel hommage : ou plutôt saint Thomas d'Aquin ne songe pas à leur rendre hommage ; il déclare simplement leurs droits, leur nature, leur origine, et par là même

leur dignité et leur grandeur ; mais il le fait avec une élévation, avec une profondeur, avec une netteté telles, que je ne sais rien de comparable. Qu'on en juge encore par ces simples et fortes paroles :

“ Il y a donc, dit saint Thomas, il y a une sagesse, il y a une intelligence des choses qui s'appuient sur la raison humaine : *Innituntur rationi humanæ* ; et cette sagesse, cette intelligence des choses constitue une science une philosophie naturelle, dont la certitude procède de l'intelligence même des principes ; car elle en a la vue intellectuelle⁴ : une science, dont l'adhésion à la vérité est ferme, solide, inébranlable⁵.”

C'est surtout dans deux de ses ouvrages fondamentaux, dans sa Somme *contra gentes*, et dans sa grande Somme théologique, que saint Thomas revient sans cesse à décrire la nature essentielle et la dignité de cette science, dont il ne se lasse pas de dire que la certitude s'acquiert par le moyen des principes évidents, connus par eux-mêmes, vus intellectuellement ; et chez lesquels par conséquent le principe de la certitude n'est autre que l'intuition de la vérité. *Visione intellectiva.*

Et c'est ici qu'allant au fond des choses, à l'origine même, et faisant admirablement par là remonter la science à sa source, il enseigne cette belle et grande doctrine, que la lumière naturelle qui nous montre le vrai avec certitude, qui donne la certitude à l'esprit humain, a été mise en nous par Dieu même, comme un reflet de sa propre lumière, comme une participation à sa propre raison ; et qu'ainsi la raison humaine n'est

¹ Quod aliquid per certitudinem sciatur est ex lumine rationis divinitus interius indito quo Deus in nobis loquitur. (Verit., q. II, art. 1.)

² Invenitur aliquod verum, in quo nulla falsitatis apparentia admisceri potest, ut patet in dignitatibus (p. inis principijs) unde intellectus non potest subterfugere quin illis assentiat. (2. d. 25. art. 2. o.)

³ Per lumen naturale intellectus redditur certus de his que lumine illo cognoscit, ut in primis principijs. (Contra Gen. III, c. IV.)

⁴ Per principia per se nota, cum visione intellectiva, ex intel ectu principiorum... habet firmam adhesionem cum visione intellectiva.

rien moins que la lumière, la parole de Dieu en l'homme : de telle sorte que la nier dans son fond, dans ses données essentielles, c'est s'attaquer à la véracité de Dieu même.

“ *La lumière de la raison, qui nous fait connaître les principes, a été mise par Dieu en nous, COMME UNE SORTE D'IMAGE DE LA VÉRITÉ INCRÉÉE QUI SE RÉFLÉCHIT EN NOUS : ainsi toute doctrine humaine, ne pouvant tirer son efficacité que de la vertu de cette lumière, il est constant que c'est Dieu seul qui nous enseigne intérieurement et principalement* ¹. ”

Et de là cette magnifique définition de la raison donnée par saint Thomas : “ La raison c'est une certaine participation de la lumière éternelle ; ” de même que, selon ce grand docteur, “ la loi naturelle est aussi une participation de la loi éternelle . C'est l'impression, c'est le reflet de la lumière divine dans notre âme, *impressio divini luminis in nobis, refulgentia divinarum claritatis in animis ;* c'est l'illumination même de Dieu, *illustratio Dei* ². ”

Et dans un autre passage, d'une pénétration philosophique et d'une profondeur merveilleuse, réfutant d'avance l'erreur moderne de ceux qui, dans un désir irréflecti d'exalter la foi, ont voulu placer le principe unique de la certitude, non au dedans, mais au dehors de l'homme, dans l'enseignement extérieur, et nullement dans la raison, saint Thomas démontre le

contraire par une preuve décisive, péremptoire, que les défenseurs de la raison n'ont eu qu'à reprendre, pour démontrer la vanité et le danger de ces systèmes. Selon saint Thomas, la certitude ne pourrait venir du dehors au dedans, si elle ne trouvait au dedans que ténèbres et incapacité pour la recevoir : en sorte que la certitude vient à l'homme originellement de la lumière naturelle, ou plutôt de Dieu même qui l'a mise en nous, et par laquelle il nous parle. Voici ce remarquable passage : “ Il faut dire que toute la certitude de ce qu'on sait vient de la certitude des principes. Car les conclusions se savent avec certitude, quand on les trouve contenues dans les principes. Si donc on sait quelque chose avec certitude, cela vient de la lumière de la raison que Dieu a mise dans notre âme, et par laquelle elle parle en nous, et non pas de l'homme enseignant au dehors, et dont l'enseignement ne peut que ramener les conséquences aux principes ; ce qui ne suffirait pas pour nous donner la certitude de la science, si nous n'avions déjà en nous-mêmes la certitude des principes dans lesquelles sont renfermées les conclusions ¹. ”

Et de là la grande thèse des écoles catholiques sur les rapports de la philosophie et de la théologie, et le rôle magnifique qu'elles assignent à la raison dans les choses de la foi, selon la formule si con-

¹ *Rationis lumen, quo principia sunt nobis nota, in nobis a Deo inditum, quasi quedam similitudo in-reate veritatis in nobis resultantis : unde cum omnis doctrina humana e necessarium habere non possit nisi ex virtute illius luminis, constat quod solus Deus est qui interiori et principaliter docet.*

² S. 1 2 q. xci, art. 2, in psalm. xxxv.

¹ *Dicendum quod certitudo scientiarum tota oritur ex certitudine principiorum. Tum enim conclusiones per certitudinem sciuntur, quando resolvuntur in principia : et ideo quod aliquid per certitudinem sciatur est ex lumine rationis deventus interiori indito, quo in nobis loquitur Deus ; non autem ab homine exteriori docente, nisi quatenus conclusiones in principia resolvit, nos docens : ex quo tamen nos certitudinem scientiarum non acciperemus, nisi in nobis esset certitudo principiorum in qua conclusiones resolvuntur. De ecc., q. xi art. 1.)*

nue : *fides quærens intellectum*. Il y en a qui, ne se rendant pas bien compte du sens dans lequel on a quelquefois appelé la raison la *servante de la théologie*, ont cru que nous ne donnions qu'un rôle abaissé à la raison : c'est une grande erreur. La doctrine de saint Thomas, que nous venons d'analyser, et la formule que nous rappelions tout à l'heure, sont la preuve du contraire. Pour ma part, je ne consentirai jamais à appeler la raison d'un tel nom, si ce n'est dans le noble sens qu'il comporte : oui, la raison est au service de la théologie et de la foi, et elle les sert admirablement ; mais rien n'est plus noble que de servir ainsi : c'est à l'aide des lumières de la raison qu'on étudie les préliminaires fondamentaux de la théologie ; c'est à l'aide de ces mêmes lumières que la raison conduit l'homme à la foi : c'est la raison, c'est la philosophie qui prépare, qui éclaire *tous les préambules de la foi*, comme dit la théologie, *præambula fidei*, c'est-à-dire toutes les avenues du sanctuaire².

La théologie et la foi seraient impossibles sans la raison. Comme me le disait à Rome même un savant théologien : " Pour que la " révélation soit reçue dans l'homme, il faut qu'il y ait là quel- " qu'un pour la recevoir : en un " mot, si Dieu daigne et veut parler à l'homme, il faut qu'il " trouve en l'homme à qui parler." Et de plus, quand la raison a conduit l'homme à la foi, la foi, la foi généreuse, la foi active a encore un grand devoir à remplir, c'est de chercher autant qu'il est possible, à l'aide de ce qui se nomme la raison théologique, l'intelligence

des vérités qu'elle croit : *fides quærens intellectum*. Si la raison n'a pas le rôle le plus sublime, elle a le premier et le dernier : c'est elle, aidée du secours de Dieu, qui commence, qui précède, et c'est elle aussi qui cherche à pénétrer les vérités supérieures que la foi lui a révélées.

Saint Thomas et tous les théologiens des écoles catholiques vont jusqu'à dire que, dans un sens, la science ajoute quelque chose à la foi : " elle joint à l'assentiment inébranlable de la foi la vision intellectuelle."

" Dans celui qui croit, il peut " s'élever une tentation de doute " contraire à ce qu'il tient très- " fermement comme vrai : tandis " qu'il n'en est pas de même en " celui qui comprend et qui sait¹."

Voici sur cette grande question la vérité des choses. La foi et la raison sont faites pour donner un secours mutuel, *opem mutuam sibi ferre*. La foi, selon les théologiens catholiques, n'est pas venue contredire ou abaisser la raison : elle est venue l'éclairer, la fortifier, l'élever ; la foi est venue donner à l'homme des vérités nouvelles, et porter la raison plus loin et plus haut.

Qu'est-ce en effet que la vérité révélée ? C'est une lumière, une vérité divine, révélée directement immédiatement par Dieu lui-même, vue, non dans le miroir des créatures et de l'âme, mais dans les paroles mêmes de la révélation faite par Dieu ; et ne contredisant d'ailleurs en rien les vérités connues par le miroir des créatures,

¹ Habet firmam inhesionem cum visione intellectiva — Perfectio intellectus et scientiæ excedit cognitionem fidei, quantum ad majorem manifestationem..... (P. II, II^e, q. XII, a. 8, ad 3.)

In credendo potest assurgere motus do- contrario hujus quod firmissime tenet, quamvis non in intelligente, nec in sciente. (Q. XIV, a. 1, 7.)

² Plures veritates naturalis ordinis, quia tanquam præambula dei spectari possunt absque supernaturali revelationis sub-idio. recta ratio omnimoda certitudine cognoscere potest. (Perrone.)

les lumières reçues par l'œil de l'intelligence.

La raison n'a donc rien perdu de ses données, de ses puissances, de sa valeur, par le fait de la révélation : seulement, la foi, après que la raison a conduit l'homme jusqu'à elle, la foi ouvre à la raison de nouveaux horizons, de grandes perspectives, et, sans lui rien faire renier d'elle-même, elle l'invite à pénétrer dans ce monde nouveau, à en chercher l'intelligence de concert avec elle, à en saisir l'harmonie, et, sans rien perdre de ses lumières naturelles, à s'illuminer de clartés supérieures. C'est cette union de la science et de la foi, que les grands philosophes et les grands théologiens poursuivent, afin que des deux foyers il résulte une plus grande illumination dans l'esprit humain.

Du reste on le comprend, lorsque saint Thomas dit que la science est plus parfaite que la foi, c'est dans le même ordre de choses, dans l'ordre surnaturel, qu'il l'entend : la foi n'étant qu'une vision commencée et voilée, il est évident que non seulement la vision sans voile et parfaite, telle que nous l'aurons au ciel, est plus parfaite que la foi, mais qu'il y a aussi plus de perfection dans la foi éclairée par la science, et dans l'intelligence des choses révélées, quand on peut y atteindre.

Mais la foi, cet essai de vision surnaturelle, tel qu'il est commencé et voilé, est d'un ordre plus élevé et plus parfait que la claire vue dans l'ordre naturel, et dans ce sens la foi est supérieure à la science. La lumière, dans l'ordre naturel, n'est jamais qu'un reflet ; mais telle est la puissance de ce reflet qu'il peut aller jusqu'à la certitude parfaite, et il donne quelquefois une telle lumière qu'il éclaire et fait mieux entendre les

vérités de la foi, les vérités révélées.

Voilà sur quelles grandes théories l'Ange de l'école enseignait, non pas l'absorption de la raison par la foi, non pas la séparation de la philosophie et de la doctrine révélée, mais l'union, l'accord, l'harmonie de ces puissances, comme l'enseignent encore aujourd'hui les esprits éminents dans l'Église, comme l'enseigne l'Église elle-même.

Certes il est beau de voir le plus grand maître de la théologie chrétienne, constater avec cette simplicité, avec cette candeur, avec force, sans une crainte, sans une défiance, les droits, la puissance, et la divine origine de la raison et de la philosophie naturelle. Et pourquoi l'Ange de l'école catholique aurait-il craint quelque chose ? Est-ce qu'il n'était pas sûr de sa force ? Est-ce qu'il n'était pas tout à la fois et le premier des théologiens et le plus fort des philosophes ? Est-ce qu'il ne savait pas qu'on ne peut être l'un sans l'autre ? Est-ce que notre Évangile, l'évangile de Jésus-Christ, n'est pas tout ensemble la philosophie la plus pure, et la religion la plus sublime ? Non, non, que le divorce cesse ! C'est dans le divin Évangile, c'est dans la grande théologie chrétienne, c'est dans les *Sommes* de saint Thomas d'Aquin, que doit se renouer aujourd'hui l'antique alliance de ces deux grandes puissances émanées de Dieu, la raison et la foi. C'est là, sous la main, sous le regard et sous les inspirations du Fils de Dieu, que la raison quelquefois bien troublée de l'homme se rassurera, que son intelligence affaiblie et égarée dans ses ténèbres retrouvera sa force et ses voies, et que la foi qui la suppose, comme dit saint Thomas, et qui ne veut

pas se passer d'elle, lui prodiguera ses clartés : et c'est ainsi que ces deux filles du Père des lumières, comme deux sœurs immortelles, conduiront l'homme à travers les

jours mauvais de son pèlerinage jusqu'à la cité du Dieu vivant !

† FÉLIX.

Evêque d'Orléans.

(A continuer.)

—Le Correspondant.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

(Voir pages 121, 163, 223 et 255)

TROISIÈME CONFÉRENCE.

DEUXIÈME PARTIE.

Le bonheur ; fin morale de l'homme.

Le P. Hyacinthe a prouvé dans sa première partie, que la morale indépendante ne peut assigner à l'homme sa fin véritable, qui est la justice personnelle. Il va montrer maintenant que la morale indépendante ne peut pas davantage lui donner l'autre fin de son activité morale, le bonheur.

I.—Le bonheur est la fin de l'homme. La justice est la fin de l'homme, parce que le désintéressement est la loi suprême que la raison impose à sa conscience ; mais le bonheur est sa fin aussi, parce que la tendance intéressée est imposée par la nature à sa volonté.

La loi du désintéressement est libre, comme tout ce qui touche à la conscience, et aussi elle n'est que trop souvent violée. La loi du bonheur est fatale, comme tout ce qui procède de la nature, et nul ne saurait s'y soustraire.

Cette opposition apparente doit s'harmoniser dans l'unité. Dieu y a pourvu. Il a incliné la justice vers le bonheur, et il a relevé

le bonheur vers la justice. Il a dit à la justice : "Tu rendras l'homme heureux." Il a dit au bonheur : "Tu ne seras complet qu'au sein de la justice." Dieu a formé le nœud du bonheur et de la justice, et l'a appelé *sanction*.

Soit par une conséquence nécessaire de la nature des choses, soit par une libre disposition de la Providence, soit plutôt par ces deux causes réunies, un lien étroit est donc formé dès cette vie entre la justice et le bonheur d'une part, entre la souffrance et le péché de l'autre.

Ne pouvant faire un traité dans un discours et forcé de choisir, le P. Hyacinthe a préféré parler de la récompense que du châtement.

II.—Or ce bonheur, la morale indépendante ne peut le donner.

Pourquoi ? Parce que ne regardant que la terre, elle ne peut y trouver qu'un bonheur incomplet.

Quel est en effet ce bonheur ? Le témoignage de la bonne conscience, la paix et la joie du cœur.

Le témoignage de la bonne conscience ! mais est-il donc toujours assez accentué, assez sûr de lui-même et surtout assez senti.

“ La paix de l'âme ! mais cette paix est en grande partie composée d'espérance, et si la vie future est comme Dieu, une de ces questions dont l'incertitude même donne à la vertu son caractère de désintéressement, qui ne le voit ? Nous tous qui espérons dans la justice, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.*

“ La joie du cœur ! Mais elle n'est pas faite seulement d'espérance, elle est faite d'amour. Elle découle surtout de la présence intime de cet hôte de l'âme, *dulcis hospes animæ*, de cette justice personnelle et vivante qui a des yeux pour voir ma peine, des oreilles pour entendre mes sanglots, un cœur pour se pencher sur mon cœur, pour le consoler et le fortifier. Mais votre justice abstraite, comment pourrais-je l'aimer ? Elle n'a pas de cœur ! ”

Non - seulement l'alliance du bonheur et de la vertu est incomplète ici-bas, mais elle est sujette à des ruptures inattendues, à des brisements fréquents, profonds et douloureux.

Qu'on interroge tout homme pour qui la vertu n'est pas seulement une abstraction méditée dans le silence du cabinet, mais une réalité poursuivie dans les luttes de la vie, il répondra que la vertu est au prix des sacrifices, le vice au prix des jouissances. S'il n'en était pas ainsi, la trop réelle prédominance du mal dans le monde serait inexplicable.

Dans la doctrine de la morale religieuse, ces luttes de la conscience et du cœur cesseront un jour. Le salaire complet et assuré de la justice viendra après cette vie, et il sera digne d'elle et de nous, car il ne sera pas autre qu'elle. Il sera cette même justice pleinement et paisiblement

possédée. *Ego ero merces tua magna nimis.*

Mais la morale indépendante, s'isolant du dogme de la vie future, et n'ayant que la vie présente pour y réaliser la sanction, est impuissante, sous le rapport du bonheur comme sous celui de la justice, à donner à l'activité morale de l'homme sa véritable fin.

III.—Cela est vrai pour tous les hommes, mais surtout pour ceux qui souffrent davantage, pour le peuple, dont la morale indépendante prétend assurer le bonheur.

“ Le peuple ! digne objet des méditations du moraliste, du philanthrope et du chrétien ! le peuple, c'est-à-dire les neuf-dixièmes du genre humain ! à l'heure où je parle, il y a à la surface de notre planète environ un milliard de personnes humaines ; sur ce nombre neuf cents millions composent ce qu'on nomme le peuple. Le peuple ! c'est le nombre, c'est la masse, c'est le vieux et large tronc de l'humanité. Le peuple ! c'est la démocratie, mot redoutable et qu'il faut définir, parce qu'il est à la fois l'un des plus dangereux et l'un des plus féconds de notre âge.

“ Qu'est-ce donc que la démocratie ? Est-ce la révolution radicale ? Sont-ce les grandeurs de l'intelligence, les grandeurs de la vertu, la hiérarchie sociale, prosternées devant la force du nombre. Est-ce ce niveau brutal qui passe sur tout pour abaisser et broyer ? Ah ! cette fausse et perverse démocratie serait le dernier mot de la barbarie !

“ Mais si la démocratie est l'ascension graduelle, pacifique, triomphante des masses laborieuses et souffrantes qui remplissent les campagnes et s'appellent les paysans, qui remplissent les cités et s'appellent les ouvriers ; si c'est leur ascension à l'instruction plus

complète, au bien-être plus étendu, à une moralité de plus en plus épurée et efficace, et par une conséquence nécessaire et légitime, à une influence politique plus développée : si la démocratie est cela, nous sommes tous démocrates, non pas seulement parce que nous sommes les fils d'un siècle que nous ne renions pas, mais parce que nous sommes les fils de l'Évangile, et que nous y croyons.

“Oui, quand je regarde le peuple, je me souviens de ce pieux disciple de saint Benoît qui, passant par les campagnes, baisait avec respect la charrue du laboureur. Et moi, si je suivais l'élan de mon cœur, je baiserais les instruments féconds et les mains calleuses de ces ouvriers, créateurs des prodiges de l'industrie moderne, glorieux artisans de notre civilisation.

“Je regarde donc l'ouvrier, je regarde le peuple, le peuple de France, le peuple de Paris, et je trouve dans ses rangs une merveille touchante, c'est la jeune fille, c'est l'ouvrière de vingt ans... Sui-vez-moi, montez à cette mansarde, étroite, abaissée, obscure.

“Cette jeune fille a reçu tous les dons de la nature. Pourquoi pas ? Est ce que le Dieu qui se plaît à revêtir le lis des champs d'une parure plus splendide que la robe de Salomon dans sa gloire, ne peut pas, à son gré, verser sur la fille du pauvre les grâces de l'esprit avec celles du corps ? Elle est belle, elle est bonne, elle est pure..., mais elle est pauvre. Elle travaille tout le jour dans sa triste mansarde, et bien avant dans la nuit sa lampe brûle encore ; elle poursuit sa longue tâche ; elle ravit le modeste, l'insuffisant salaire qui, souvent, laisse la fille de l'ouvrier entre les horreurs de la misère et les tentations du déshonneur.

“Cependant, avant que le der-

nier soleil se soit couché sur la grande ville, elle n'a qu'à regarder, elle verra une autre femme, une jeune fille du peuple comme elle, sa compagne d'hier peut-être, passer dans un char étincelant, fière et parée comme une reine.—On dit, messieurs, que c'est une des royautés du jour ; je le croirais volontiers. Quand les sophistes règnent sur les intelligences, c'est justice que les courtisanes règnent sur les mœurs. La corruption de la pensée donne la main à la corruption des sens.

“L'ouvrière peut voir cela. Mais non ! Baisse les yeux, ô vierge, ne souille pas ton regard ; laisse passer la courtisane. Essuie tes larmes, reprends ton aiguille, ramène le sourire à tes lèvres et murmure, sans les séparer jamais dans ta pensée, ces trois mots : le devoir, le ciel après, et puis Dieu, qui est le père du devoir, et le bonheur du ciel !

“Voilà la morale efficace, la morale qui réalise la vertu et donne le bonheur.

“Mais qu'à côté de nous un professeur de cette autre morale, de cette morale humaine qui ne traite ni de Dieu ni de la vie future, entre dans la mansarde. Quel sera son langage ? Peut-être gardera-t-il un respectueux silence ; mais du moins sa pensée, pour être conséquente, murmurerait tout bas : Pourquoi donc, pauvre enfant abusée, mêler Dieu et le ciel à la vertu ? Ce sont là des éléments de mysticisme et de superstition ; ce sont tout au moins des hypothèses qui nuisent au désintéressement. De quoi te plains-tu ? n'as-tu pas dans ta pauvreté et peut-être en face de la mort, la sanction de ta propre conscience, la gloire et la douceur d'avoir sauvé en toi la dignité humaine ?”

“ Messieurs, si ce n'était là une folle abstraction, ce serait un sarcasme odieux. Ce n'est pas avec un tel langage que l'on moralise et que l'on console le peuple. Lui parler ainsi, c'est ne rien connaître aux conditions réelles de la nature humaine ; c'est faire de la morale dans les nuages, de l'abstraction à perte de vue ; ce n'est pas savoir ce qu'est une conscience et ce qu'est un cœur, et quel est le lien vivant de la conscience et du cœur.

“ Et quand on pense que la *morale indépendante* n'est pas seulement une théorie des livres, des journaux ou des conversations, mais qu'elle aspire à être une pratique : quand on pense que la *morale indépendante* regarde l'école et qu'elle dit ; Séparation ; séparation complète de l'enseignement religieux et de l'enseignement moral ; l'enseignement religieux relégué dans la conscience individuelle, tout au plus dans la famille !

“ Messieurs, en face de cette tentative insensée qui sépare, avec l'enfance, la démocratie de Dieu, et qui aboutirait, dans une heure de vertige, à la plus effroyable des catastrophes, qu'il me soit permis de citer une parole qui, plus encore par son évidente justesse que par l'autorité de celui qui l'a dite, s'imposera, j'en suis sûr, au bon sens de tous.

“ Un homme qui a fait des fautes et même de grandes fautes, mais qui n'en restera pas moins l'une des plus hautes gloires de la France, l'une des plus illustres renommées de l'histoire ; un homme qui n'a pas été seulement un conquérant comme Alexandre et César, mais, ce qui vaut mieux, un organisateur, cet homme prit un jour dans sa puissante main le chaos révolutionnaire que lui avait légué, à travers le sang de la Terreur et les bones du Directoire, ceux qu'il

nommait si bien les *idéologues*, et voulant organiser l'école que l'on voudrait désorganiser aujourd'hui, il réunit autour de lui les esprits les plus éminents, les plus capables de comprendre la hauteur et la profondeur de la question. Se parlant à lui-même, leur parlant à tous, et parfois semblant discuter avec un adversaire invisible, Napoléon disait : “ Il faut me faire des élèves qui sachent être des hommes. Et vous croyez que l'homme peut être homme s'il n'a pas de Dieu ? ” — Il ne disait pas le chrétien, mais simplement l'homme, et il avait raison. — “ L'homme sans Dieu, ajoutait-il, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793 ; cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille. ”

“ Eh bien ! c'est parce que nous ne voulons pas, nous enfants de l'Église et amis sincères de la liberté ; c'est parce que nous ne voulons pas que l'avenir des sociétés et des gouvernements en soit réduit à cette raison suprême de la mitraille ; c'est parce que nous voulons l'ordre, sans doute, mais la liberté ; la tradition, mais le progrès ; la hiérarchie, mais la démocratie dans le sens élevé, généreux, chrétien de ce grand mot ; c'est à cause de cela que, de toute l'énergie de nos convictions, de tout l'élan de nos sentiments, de toute la force de notre volonté, au nom de la sainte Église catholique, au nom de la France contemporaine, au nom du grand avenir qui s'ouvre devant nous, nous repoussons la *morale indépendante*.

“ Ah ! cet avenir, il est là, je le vois, j'en respire le souffle. Qu'on ne dise pas : “ C'est le souffle du crépuscule, c'est l'Église qui se couche. ” Qu'on ne dise pas non plus : “ C'est la liberté, c'est la raison, c'est le monde qui disparaissent. ” Non. Ni l'Église, ni la

raison, ni la liberté, ni le monde ne s'en vont. L'avenir s'avance; je respire non pas un souffle fatigué, moite et attiédi comme celui du soir, mais une brise d'aurore; je vois blanchir l'aube et je vous dis: "C'est le progrès qui vient, c'est la légitime alliance de l'Église et de la liberté qui se consume, c'est le peuple de plus en plus montant à Dieu, c'est Dieu, plus que jamais, descendant vers le peuple."

"C'est pourquoi la France contemporaine comme la France antique sont avec moi pour le dire:

Nous ne voulons pas de la *morale indépendante* parce que nous ne voulons pas de l'athéisme; elle en est la fille alors même qu'elle le nie ou qu'elle l'ignore. Nous ne voulons pas de la *morale indépendante* parce que, si elle devenait, féconde, si on la laissait sortir des stérilités de l'abstraction, pour passer dans la réalité pratique, elle serait la mère de l'irreligion, et, par conséquent, la mère de l'immoralité. Non, nous n'en voulons pas!"

25 décembre 1865.

—La France.

A continuer.

UN ONCLE

COMME ON N'EN VOIT GUÈRE.

(Voir pages 188 et 244.)

SCÈNE X

CHARVET, BASAN.

CHARVET, *tenant une bouteille dans chaque main.* — Quand on cherche bien, on trouve. J'ai cherché, j'ai trouvé... Voilà du vin. (*Il pose les deux bouteilles sur la table.*) Et voilà un dessert assez présentable. (*Il retire l'une après l'autre quatre grosses pêches de sa poche.*) Et l'on me disait qu'il n'y avait rien dans ce château? Il y a de tout, au contraire. Au poulet, à présent!... (*Il le pique avec une fourchette.*) Il est cuit à point... un peu brûlé de ce côté... N'importe! A table! Charvet, à table! (*Il met le poulet sur une assiette, découpe une*

aile et mord à même. La bouche pleine :) Heureux, morbleu! heureux ceux qui ont faim... quand ils ont une aile de poulet à se mettre sous la dent! (*A Basan.*) Comment t'appelle-t-on?

BASAN.—Je n'en sais rien.

CHARVET.—Eh bien! vrai, ça ne m'étonne pas. Une tête comme la tienne ne doit pas avoir de nom.

BASAN, *à part.*—L'insolent!

CHARVET.—Comme tu dévores mon poulet... des yeux? Tu en accepterais bien une cuisse, n'est-ce pas?... Je t'en donnerai une... s'il en reste. (*Débouchant une bouteille.*) Et du vin, tu ne dois guère en boire, il me semble?... (*Vidant son verre.*) A ta santé, mon garçon!... Je ne t'en offre pas... je craindrais que tu n'y prisses

goût... C'est dommage, pourtant ; il est exquis. (*Il dépose son verre en faisant claquer sa langue.*)

BASAN, à part.—Quel aplomb !

CHARVET, continuant à manger.—Mais on est très bien chez mon oncle Goujut... seulement il faut un peu de savoir faire. (*Il se verse un nouveau verre de vin.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, GOUJUT.

BASAN, à part.—Enfin ! voilà l'oncle Croquemitaine !... je vais rire à mon tour !

GOUJUT.—Que vois-je ? Ma maison est donc une auberge ?

CHARVET, se retournant.—Tiens, c'est mon oncle ! Bonjour, mon oncle ! Vous permettez ! (*Il vide son verre, puis se lève.*) Je vois à votre visage, mon cher oncle, qu'il est inutile de vous demander l'état de votre santé... Laissons de côté cette question oiseuse ! Vous m'avez appelé, me voici, et je vous embrasse ! (*Goujut veut le repousser, mais Charvet l'entoure de ses deux bras et l'embrasse sur les deux joues.*)

BASAN, à part.—Il va le flanquer à la porte, c'est sûr.

GOUJUT, se croisant les bras.—Mon neveu, vous êtes bien le plus grand garnement que la terre ait porté !

BASAN, se frottant les mains, à part.—Bon ! Voilà que ça commence...

CHARVET.—Mais je ne vois pas, mon oncle...

GOUJUT, l'interrompant.—Je cherche des mots pour qualifier votre conduite.

BASAN, à part.—Tire-toi de là, mon cher cousin !

CHARVET.—Qualifiez toujours, cher oncle. Ne vous gênez pas.

GOUJUT.—Me manquer de res-

pect en mettant le pied dans ma maison !...

BASAN, à part.—Très-bien !

CHARVET.—Mais en quoi, s'il vous plaît ?

GOUJUT.—Il ose me le demander, le vaurien !... Que faisiez-vous donc quand je suis entré ?

CHARVET.—Vous l'avez vu, de vos yeux vu, ce qui s'appelle vu.

GOUJUT.—Laissez Molière de côté, et répondez-moi catégoriquement.

CHARVET.—Eh bien, je dinais de bon appétit.

GOUJUT.—Vous diniez ; mais avec quoi, je vous prie ?

CHARVET.—Avec un de vos poulets... tout simplement.

GOUJUT.—Qui vous l'avait donné ?

CHARVET.—Moi, moi, dis-je, et c'est assez... Quand je dis moi, je me trompe... (*Montrant son fusil :*) Voilà le délinquant !

GOUJUT.—Et ce vin ?

CHARVET.—Par le soupirail d'un caveau j'ai aperçu deux piles de bouteilles ; je n'ai eu qu'à allonger le bras pour faire emplette des deux que vous voyez.

GOUJUT.—Et ces pêches ?

CHARVET.—Je les ai trouvées... sur un de vos espaliers

GOUJUT.—Ainsi, monsieur, il y a à peine une demi-heure que vous êtes descendu chez moi, et déjà vous vous considérez dans ma maison comme dans un pays conquis, vous mettez tout au pillage... C'est révoltant !

BASAN, à part.—Bravo ! J'hériterai seul !

CHARVET.—Puisque vous êtes fâché contre moi, il faut avouer que j'ai tort. Et cependant je puis alléguer en ma faveur une circonstance atténuante.

GOUJUT.—Et laquelle, s'il vous plaît ?

CHARVET.—J'avais faim et soif.

GOUJUT.—Votre dîner n'était-il pas prêt, monsieur ?

CHARVET.—Mon dîner ?

GOUJUT.—Oui, cette soupe... ce pain...

CHARVET.—Et cette carafe !... Mon oncle, vous voulez plaisanter ?

GOUJUT.—Je ne plaisante jamais.

CHARVET.—Tant pis ! Vous me forcerez alors à vous dire des choses désagréables.

GOUJUT.—Osez donc les dire.

CHARVET.—Ce ne sera pas long... Je trouve votre réception... comment dirai-je pour ne pas trop vous blesser?... je la trouve anti-écossaise, *puisque chez les montagnards écossais*... vous savez le reste, paroles de Scribe, musique de Boieldieu... Voyons, mon oncle, pourquoi m'appeler pour me recevoir ainsi ? Il fallait me laisser à Paris, où je me préparais à passer ma thèse... Je vous respectais, je vous aimais... de loin. Ma pauvre mère m'avait toujours parlé de vous, pendant que vous faisiez votre grande fortune au Mexique, comme du meilleur des hommes...

GOUJUT.—Monsieur, chez moi il y a une règle établie. Tant pis pour ceux à qui elle ne convient pas ! Quand on veut faire des festins à la Balthasar, on les paye de ses deniers.

CHARVET.—Parleriez-vous sérieusement, mon oncle ?

GOUJUT.—On ne peut plus sérieusement.

CHARVET.—Très-bien ! Réglons donc la carte de mon dîner. Votre poulet, je l'estime trois francs... Remarquez que, dans le village, je l'aurais payé un franc vingt-cinq. N'importe ! je suis bon prince. Je dis trois francs. Pain : quinze centimes. Deux bouteilles de vin : un franc l'une... deux francs. Quatre pêches : un franc. Total : six francs

quinze centimes. Plus cinquante centimes pour le garçon. Voilà vingt francs ; veuillez me rendre ma monnaie, et permettez-moi d'achever *mon* repas. (*Il s'assied à la table et se verse un verre de vin.*)

GOUJUT.—Monsieur, vous insultez un vieillard, le frère de votre mère !...

CHARVET, *se relevant*.—Permettez, monsieur. Vous réclamez le prix du repas que vous ne m'avez pas offert, je paye, voilà tout... J'ai devant moi, en effet, un vieillard, c'est vrai ; mais en quoi puis-je reconnaître en lui le frère de ma mère ?

GOUJUT, *se radoucissant*.—Je vous affirme pourtant que j'étais animé de bonnes intentions... J'avais pensé sérieusement à votre avenir...

CHARVET.—C'était là sans doute ce qui vous avait fait oublier le présent.

GOUJUT, *tout à fait radouci*.—Mon ami, vous savez que je suis riche.

CHARVET.—Je ne l'aurais pas pensé d'après votre ordinaire ; toutefois j'en suis bien aise.

GOUJUT.—Pour vous prouver que je vous porte une grande affection, malgré tout, je vous offre le moyen de reconquérir mes bonnes grâces.

BASAN, *à part, en s'éloignant avec dépit*.—Vieux lâche !

CHARVET.—Je vous écoute.

GOUJUT, *d'une voix dolente*.—Mon neveu, je suis malade...

BASAN, *à part*.—Je l'espère bien !

CHARVET, *avec intérêt*.—Vous êtes malade, mon oncle ?... On ne le dirait pas, vraiment ; vous avez un bon visage.

GOUJUT.—Oh ! j'ai l'esprit frappé. En médecine, on appelle cela une hypocondrie... une horrible

maladie, mon neveu ! Je crois être entouré de scélérats, et dans tous ceux qui m'approchent, je crains toujours de rencontrer un assassin.

CHARVET, avec une commisération vraie.—Pauvre homme ! (*Basan hausse les épaules.*)

GOUJUT.— Cette inquiétude, cette perplexité incessante m'a fait renvoyer tous mes domestiques. Je ne veux voir autour de moi que des visages amis, que des personnes qui me soient attachées par les liens du sang.

CHARVET.— Mais, mon oncle, il y a des serviteurs honnêtes.

GOUJUT.— Peut-être... mais où les trouver ? Je tiens à être gardé ; défendu, protégé par mes neveux. C'est pour cela que je vous ai mandés.

CHARVET.— Vous avez bien fait de compter sur mon dévouement, mon oncle.

GOUJUT.— N'est-ce pas ? Oh ! cette réponse me met du baume dans le sang.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADELEINE.

GOUJUT.— Tu peux entrer, Madeleine.

MADELEINE, s'inclinant. à part.— Il paraît tout joyeux ! me voilà tranquillisée !

GOUJUT, à Charvet.— Donc, mon neveu, écoutez-moi. Vous avez vu mon jardin ; vous avez dû entrevoir mon parc.

CHARVET.— C'est une propriété magnifique.

GOUJUT.— Et d'un rapport !... Or voici ce que j'ai pensé en renvoyant mon jardinier : Mon neveu Charvet est étudiant en médecine ; il connaît les fleurs, les plantes, et cætera... Voilà le jardinier qu'il me faut. (*Charvet part d'un éclat*

de rire.) Qu'est-ce à dire, monsieur ?

CHARVET.— Je ne dis rien ; je ris, voilà tout.

GOUJUT.— Mais encore ?

CHARVET.— Votre proposition est si curieuse...

GOUJUT.— Curieuse ?

CHARVET.— Si hypocondriaque, — c'est vous qui avez dit le mot, — que je ne puis m'empêcher de rire... Moi jardinier... (*Il rit bruyamment.*)

MADELEINE, à part.— Le malheureux se perd !

BASAN, à part.— L'imbécile ! il va être chassé à coups de fourches... Il n'a pas mon génie.

GOUJUT, d'une voix sourde.— Monsieur, c'est la seconde fois, en quelques instants, que vous me manquez de respect !

CHARVET.— Tenez, mon oncle, je ne demandais pas mieux de vous aimer, de vous respecter, en venant ici. Mais je suis votre neveu, et je me respecte trop pour devenir votre jardinier.

MADELEINE, à part.— Bravo ! C'est d'un noble cœur.

BASAN, à part.— Bravo ! il s'enferme tout à fait.

GOUJUT, avec une fureur croissante.— Vous oubliez que mon testament n'est pas fait encore, et que je puis...

CHARVET.— Me déshériter ? A votre aise, monsieur ! Jamais l'argent ne me fera commettre une bassesse... (*Souriant.*) Tenez, je préférerais être condamné à la soupe aux choux et à l'eau à perpétuité !...

GOUJUT, railant.— Il y a des gens aussi bien nés que vous, monsieur, qui n'ont pas de susceptibilités pareilles.

CHARVET.— Qui donc ?

GOUJUT, montrant Basan.— Celui-là... Basan !

CHARVET.— Basan ! c'est Ba-

san ! mon cousin... Ah ! mon pauvre Basan ! comme te voilà fagotté !... (*Il rit aux éclats*)

MADELEINE, à part.—Je tremble !

BASAN, furieux, à Charvet.—Tu me rendras raison...

CHARVET.—De quoi ?

BASAN.—De tes insultes.

CHARVET, avec un suprême dédain.—Tu deviens fou, mon garçon ! Depuis quand les valets viennent-ils sans permission se mêler à la conversation des maîtres ?

BASAN.—Oh ! cet outrage veut du sang ! (*Il s'élance sur Charvet. Madeleine se jette entre les deux cousins*)

MADELEINE.—Mon père ! mon père ! souffrirez-vous que vos deux neveux se battent devant vous ?

GOUJUT.—Non, certes. (*A Basan.*) Tiens-toi tranquille, toi. (*Il le pousse.—A Charvet.*) Et vous, monsieur, je vous déshérite, et je vous...

CHARVET. — N'achevez pas, monsieur, je vais prévenir vos désirs. Toutefois, auparavant... (*Prenant son verre, qu'il a rempli précédemment :*) laissez-moi boire à la santé de votre futur héritier, Louis - Baptiste - Jean-François-Pierre Basan, le dernier des Crispins. (*Il vide son verre.*)

BASAN.—Mon oncle, laissez moi le châtier... (*Charvet le regarde fièrement et se dirige vers la porte.*)

CHARVET, à Madeleine. — Adieu, mademoiselle.

MADELEINE, à Goujut d'un ton de reproche.—Mon père, vous ne le laisserez pas partir ainsi...

GOUJUT.—Tais-toi !

CHARVET, à Goujut. — Je ne vous en veux pas, mon oncle. Je tâcherai d'oublier votre réception et de ne me souvenir que d'une chose : c'est que vous êtes le frère de ma mère, et que c'est votre nom que ses lèvres ont murmuré

avant de se fermer pour toujours. (*Il ouvre la porte.*)

GOUJUT.—Charvet !

CHARVET. — Que voulez-vous encore de moi ?

GOUJUT, allant à lui les bras ouverts.—Dans mes bras, mon enfant ! dans mes bras ! (*Il l'embrasse à plusieurs reprises.*)

MADELEINE. — Mon père ! je savais bien que vous étiez bon !... (*Basan cherche un coin pour cacher sa confusion.*)

CHARVET. — Vous me rendez donc votre amitié ?

GOUJUT.—Mais tu ne l'as jamais perdue, mon enfant ! Tout cela n'était qu'une épreuve. Je te voudrais sans doute un peu moins étourdi ; mais ton bon cœur me fait oublier ta mauvaise tête. Avant de mourir, je voulais marier ma gentille Madeleine, ma fille d'adoption, à un homme digne d'elle, à un homme qui n'aimât pas que mes écus. Comprends-tu, maintenant ? Ainsi, c'est convenu, tu deviens mon fils.

CHARVET.—Si j'obtiens le consentement de mademoiselle...

MADELEINE, les yeux baissés.—J'ai toujours obéi à mon père, monsieur, c'est un devoir...

CHARVET.—Un devoir ?

MADELEINE. — Un devoir qui devient agréable quand il s'agit d'un homme de cœur comme vous.

CHARVET, prenant la main de Madeleine et s'agenouillant devant Goujut. — Père, bénissez donc vos deux enfants !

GOUJUT.—Bravo ! Je puis mourir, maintenant. (*Il les prend dans ses bras et les fait relever.* A Basan.) Quant à toi, mon garçon, tu iras rejoindre Sidi-bel-Abbès quand tu le voudras. J'espère vivre assez longtemps pour apprendre que la leçon a profité... Je n'ai rien à te dire de plus. L'avenir me tra-

cera la ligne de conduite que je dois tenir envers toi.

CHARVET, à *Basan*, qui va pour sortir.—Voyons, *Basan*, pas de rancune... je t'invite à ma nocce... (*Tout bas*) Tu comprends que je ne suis pas un homme à

vouloir te frustrer... Mais, le jour du mariage, je te recommande une mise plus soignée... là, vraiment, tu n'es pas ainsi à ton avantage...

C. ÉPARVIER.

Fin.

R O M E .

(Voir pages 99 et 193.)

VIII

Le Viminal disparaît entre le Quirinal et l'Esquilin, se confondant presque avec eux. L'Esquilin a deux cimes, comme le Capitole; sur l'une s'élève la basilique de Sainte-Marie-Majeure, la plus grande des soixante églises de Rome qui sont dédiées à la Vierge. Sur l'autre est Saint-Pierre-aux-Liens, où l'impératrice Eudoxie fit déposer les chaînes qui avaient attaché l'apôtre dans la prison d'Hérode. Léon le grand y réunit celles de la prison Mamertine. L'Esquilin vient aboutir près du Cœlius. A mesure qu'on avance vers ce qui fut l'ancienne Rome, on n'a plus en face de soi que de longs murs; les couvents et les églises s'espacent; ce n'est plus la ville, on entre dans une région solitaire semée de ruines, où l'herbe a repris la place qu'elle occupait jadis. Le Cœlius n'a guère que des moines pour habitants; à l'un de ses prolongements qui touche aux ramparts de la ville appartient la proto-basilique de Latran et le palais de ce nom. Le portail de Saint-Jean a devant lui une avenue d'arbres qui mène à Sainte-Croix

de Jérusalem. L'aqueduc de Néron passe au-dessus du chemin; la campagne se déploie dans toute sa majestueuse tristesse; les aqueducs paraissent la traverser à la hâte et courir aux montagnes qui montrent leurs austères figures au spectateur étonné. Que ce même spectateur aille de l'autre côté se placer au pied de l'obélisque, et, de ce lieu où Constantin s'est fait baptiser, il verra les ruines de toute la puissance religieuse et politique de l'antique Rome, le Colisée où elle a cru étouffer le Christianisme, le palais des Césars où s'est épuisé tout le luxe du despotisme, le Capitole où le souverain des dieux avait son plus beau temple. Le Cœlius vient descendre à la vallée que parcourait la voie Triomphale. Sur le bord opposé de cette voie, le Palatin présente sa partie méridionale, la partie occidentale regarde le Forum. Le Palatin n'est plus, comme dit Poggius, que le cadavre d'un géant gisant à terre et que la corruption a gagné de tous côtés.

Le Capitole, le plus élevé de tous ces monts, présente de leur côté une face abrupte et défigurée par le temps; il s'incline vers la

ville, au contraire, avec une sorte de déférence, et, au lieu de cette mine rugueuse et hautaine d'un vieux Romain, il a la tournure d'un gentilhomme de la Renaissance.

C'est dans ce vallon formé par les monts, que nous venons de nommer que se trouve le plus grand entassement de ruines que Rome ait pu conserver. Au bas du Capitole commence cette accumulation de débris de temples et de basiliques, de colonnes chancelantes et de degrés coulants dont est couvert le Forum ; on dirait qu'il vient d'assister à un ébranlement formidable contre lequel n'ont pu tenir tous ces édifices ; trois arcs de triomphes qui ont subi leur part de la secousse subsistent encore sur la voie Sacrée ; des monuments païens ont été appropriés par la religion au culte divin et ont ainsi échappé à une entière destruction. Les arcs de la basilique de Constantin sont le dernier essor architectural de la Rome impériale. Toute la vie publique du peuple-roi s'est passée dans cette enceinte. Le touriste est quelque peu déconcerté en présence de ces ruines dont rien ne déguise la rude poésie ; il ne conçoit pas qu'un espace aussi étroit que le Forum ait tant fait parler de lui. La renommée du Capitole l'oblige au respect. Les petits temples, les colonnes, tous les monuments dont la réputation n'est pas aussi bien établie, ne produisent chez lui qu'une médiocre estime. L'énorme masse du Colisée impose au spectateur plus prosaïque. Le Colisée n'est plus qu'un squelette, mais c'est le squelette d'un géant surpris debout par un cataclysme imprévu. Au milieu de l'arène où combattaient les martyrs est plantée la croix devant laquelle ont fui les lions et les bourreaux. De petites

fleurs croissent partout sur les gradins et se sont emparées des sièges où trônaient les Césars et les vestales. Au lieu des rugissements du peuple et des bêtes féroces, ces lieux ne retentissent plus que des chants de la prière et de l'adoration.

Ainsi, dans un ensemble unique sont rapprochés, pour être un objet constant de contemplation, de méditation et d'étude, tous ces décombres tombés pêle-mêle à terre de l'urne du temps.

IX

Par de là le Coelius et le Palatin, dans un recoin reculé, se tient l'Aventin, ayant presque repris le caractère sauvage du temps d'Évandredre ; quelques églises sont perdues au milieu de ses chemins solitaires, de ses vignes et de ses roseaux. A ses pieds est le Tibre, et la basilique diaconale de Santa-Maria in Cosmedin ; des buffles errants viennent se reposer près du temple rond de Vesta, ou brouter le long de la voie Appienne. Le tombeau des Scipions est caché dans une vigne ; des calumbariums sont enfoncés dans le sol. Les pans de murs de Thermes de Caracalla sont là tout mutilés des derniers coups que leur a portés Vitigès. Cet espace désert, circonscrit par les murailles qui décrivent un vaste polygone depuis l'Aventin jusqu'au Pincio, est rempli de jardins, d'enclos, de voies où se montrent partout les traces indestructibles de la Rome antique ; on peut répéter aujourd'hui ce que saint Hildebert disait au douzième siècle après la dévastation de Robert Guiscard.

“ Rien n'est égal à toi, ô Rome, quoique tu ne sois qu'une ruine ! Ni la suite des années, ni la flamme, ni le glaive, n'ont pu entière-

ment abolir ta splendeur ; il en reste trop et trop en est tombé pour qu'on puisse détruire ce qui est debout ou relever ce qui est gisant."

X

Nous avons dû passer, non sans regret, sans les signaler, à côté de mille beautés de perspective, et prendre garde de nous arrêter dans cette course rapide, sans cela chaque pierre du chemin eût eu quelque chose à nous dire ; à Rome, on marche sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée. Il est temps que nous allions visiter la rive droite. Nous avons cinq ponts qui nous invitent à traverser le Tibre. Prenons le pont Sixte qui nous conduira au Janicule. Montons sur la plate-forme de San Pietro in Montorio et contemplons Rome dans son ensemble. Le Janicule et le Vatican sont les deux seules collines que possède la rive droite : adossées au mur d'enceinte, elles s'entendent avec le Tibre pour comprimer le Trastevere et la cité Léonine qui, sous cette double pression, ne savent que s'allonger démesurément. Le Trastevere est une sorte de faubourg Saint-Antoine ou Saint-Marceau à cette Rome si peu industrielle. La cité Léonine se rattache au Vatican et contient une très-mince population. De ce plateau du Janicule, jetons un regard autour de nous.

Le Tibre coule dans la plaine. Il entre dans la ville du côté gauche, au bas des pentes de Monte-Mario. Il touche à la cité Léonine, longe le Janicule, s'en va retrouver l'Aventin, et s'éloigne vers la mer. Entre le Monte-Mario et vous est le Vatican, la plus petite des collines, mais qui montre à la ville et au monde Saint-Pierre et le palais

des papes. Saint-Pierre soutenu par sept cents colonnes, habité par quatre cents statues, a pour couronnement suprême à toutes les vertus et à toutes les gloires du catholicisme, cette coupole gigantesque posée sur son front par Michel-Ange. Le palais du Vatican, qui y est adjoint, est à la fois la demeure du souverain pontife et une réunion des Musées. Le Vatican est à tous les palais ce que Saint Pierre est à toutes les basiliques, quelque chose d'incompréhensible ; il disparaît à moitié derrière la colonnade du Bernin et n'a d'imposant que sa masse. Il faut se rappeler que, là même où règne et bénit le doux Pie IX, Néron faisait éclairer ses nuits par les chrétiens changés en flambeaux vivants. Sur le Janicule, à l'endroit même où nous sommes, la tradition veut que saint Pierre ait été crucifié ; nous nous en tenons aux souvenirs chrétiens et nous nous efforçons d'écarter tous ceux que la Rome païenne nous offrirait. Avant de porter nos regards au delà du Tibre, voyons encore sur cette rive ce qui peut les attirer. A l'extrémité de la cité Léonine, le fort Saint-Ange reste à l'entrée comme un gardien vigilant ; ainsi qu'au temps de saint Grégoire, puisse l'archange de bronze qui remet son épée au fourreau présager à la Rome de Pie IX que toute calamité cessera bientôt pour elle !

Les cyprès du couvent Saint-Onofrio ont vu mourir le Tasse et ombragent sa tombe. Une longue rue se détache de la cité Léonine et va droit au Trastevere. Un petit palais qui s'y trouve au bord du Tibre est la Farnésine, décorée d'un des chefs d'œuvre de Raphaël. Le grand palais Corsini qui lui fait face a été la résidence de Christine de Suède. Dans le Trastevere,

la basilique dédié à la Vierge et celle consacrée à sainte Cécile sont les édifices les plus remarquables. L'île Tibérine renferme aussi une basilique qui contient le corps de saint Barthélemy et un couvent qui garde celui de Calabita, fondateur de l'ordre de Saint-Jean de Dieu.

XI

Nous n'avons plus qu'à laisser le regard errer au delà du Tibre, nos yeux découvriront sur cet océan d'édifices les grands monuments de la foi avec leurs coupes, leurs dômes, leurs clochers, pareils à ces vaisseaux puissants qui ont jeté l'ancre. Entre tous se distingue l'énorme coupole du Panthéon, sous laquelle dort Raphaël. Tout près de là, dans le chœur des Dominicains de la Minerve, la seule église gothique qui soit à Rome, repose Angelico de Fiesole, Léon X, Clément VII, et, sous l'autel, sainte Catherine de Siéne. Non loin sont le Collège romain, St. Ignace et le Gesù. A Santa-Maria in Vallicelli, les Oratoriens ont les reliques de leur fondateur saint Philippe de Néri. Les Franciscains occupent un des sommets du Capitole; les Camadules se sont fixés sur le Cœlius. Toutes les nations catholiques ont leur église, tous les ordres religieux leur centre dans la ville, qui est elle-même le centre de l'univers chrétien. Les apôtres Pierre et Paul, du haut de colonnes triomphales qui leur servent de piédestal, voient cette végétation luxuriante d'œuvres chrétiennes. Le grain de sénévé, recueilli de la main du Maître et semé par eux, a produit une forêt.

Là-bas au-dessus de cet amas de maisons, d'églises, de palais, la villa Médicis étale sa face blanche; les escaliers de Sainte-Trinité du Mont se déploient du pied de

l'obélisque jusque sur la place d'Espagne comme d'amples draperies. "Puis, ainsi que l'a dit un historien, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin, et le Cœlius s'allongent vers le Tibre comme quatre doigts dont la plaine élevée de laquelle ils se détachent serait la paume immense. Cette main a saisi le monde." Et, s'il nous est permis de continuer l'image, nous ajouterons: le Capitole et le Palatin ont été les bras avec lesquels le peuple géant a dirigé cette main. Ça et là, derrière les collines, surgissent les vieilles tours des ramparts; la cathédrale de Sainte-Marie-Majeure dresse sa pyramide semblable à un obélisque. Les statues du portail de Saint-Jean de Latran se détachent au loin sur l'horizon du ciel; tournées vers l'horizon, on dirait d'autant de sentinelles vigilantes, d'anges gardiens préposés au salut de la ville. En dehors des murs, des basiliques forment d'une voie à l'autre les ouvrages de circonvallation souterraine qui s'appellent les catacombes, au moyen de laquelle le christianisme s'est emparé de la vieille citadelle du paganisme. Sur la voie Vamentane Sainte-Agnès, sur la voie Tiburtine Saint-Laurent, sur la voie Appienne Saint-Sébastien, marquent les détours de cette autre voie tracée avec leur sang. La nef majestueuse de Saint-Paul, isolée au bord du Tibre, répète avec elles toutes et plus haut qu'elles ces paroles de défi que le grand apôtre jetait à la mort: "O mort! où est ta victoire?" Tous ces temples glorieux sont les monuments de sa défaite; tous ces noms voués à l'infamie sont venus remplacer sur leurs autels les dieux renversés. Rome, on l'a remarqué, qui avait infligé aux martyrs tant de supplices, les a subis elle-même; ni le fer, ni la flamme, ni

les outrages, ne lui ont été épargnés. A voir se dérouler autour d'elle cette plaine ou plutôt ce désert, où l'on n'aperçoit que des aqueducs et des tombeaux en ruines, à voir cette ceinture de montagnes qui dressent à l'horizon leur amphithéâtre de marbre, la mer traçant comme une barrière infranchissable entre la terre et les montagnes, et par-dessus tout cela le ciel étendu comme un velarium transparent, on ne peut se défendre de penser que la nature a préparé ce cadre austère et l'a approprié à la grandeur des événements qui devaient s'y presser, plus nombreux et plus agités que les flots de l'Océan sous le regard de Dieu. Tout cet espace a été le grand cirque où le vieux monde a combattu son dernier combat. Rome a expié ses fureurs, elle est redevenue en se

purifiant la reine des nations. Rome est plus qu'une cité splendide, elle est le temple à ciel ouvert élevé par l'art et la religion sur les débris de l'antiquité païenne, elle est l'*Ara maxima*, l'autel respectueux devant lequel sont venues s'agenouiller toutes les nations. Rome a la majesté de la vieillesse et la sérénité auguste que lui donne son rôle de gardienne des traditions immobiles du passé. Quoi qu'on pense d'ailleurs, on ne peut méconnaître que Rome ne soit le siège de la plus grande puissance morale qui gouverne le monde, et, quoi qu'il arrive, nous croyons avec Goethe " que là fut jadis la grandeur, qu'elle y est encore, qu'elle y sera.

CHARLES QUESNEL.

—*Sem : des Familles.*

Fin.

VALENTINE.

NOUVELLE.

(Voir pages 87, 122, 148, 171, 207, 236, 269 et 288.)

V

Un matin, Paul fit seller un cheval et sortit. Où allait-il ? Il l'ignorait. Il n'avait d'autre préoccupation que d'échapper à lui-même. L'isolement est alors un mauvais conseiller, mais Paul était las de l'uniformité de la vie de famille, las des distractions mondaines, las de l'école, qu'il commençait à considérer comme une inutile alliée, une impuissante protectrice.

Machinalement, il laissa sa monture se diriger du côté du Breuil,

quoiqu'il n'eût pas le projet de s'y arrêter. Le soleil brillait ; les prairies s'étoilaient de marguerites ; les feuilles, à l'extrémité des branches, crevaient l'enveloppe des bourgeons. Le jeune homme ne voyait rien, n'entendait rien. Cet accablement était un bienfait : dans la disposition d'âme où se trouvait Paul il eut été importuné, comme d'une ironie cruelle, par le chant des oiseaux et les splendeurs renaissantes de la nature. Ses pensées étaient tumultueuses, écrasantes, pleines d'amertume. Il ne se plaignait pas, car c'eût été,

même à ses propres yeux, avouer sa faiblesse, son inaptitude. Mais une langueur énervante s'emparait de lui, semblable à celle qui précède les crises dans les maladies du corps ou de l'esprit. Il fuyait le plus possible Valentine pour lui cacher ses défaillances, et par crainte de ne plus lui sembler digne d'elle. Il fuyait son père et sa mère, de peur qu'une parole imprudente, un cri de douleur mal étouffé, ne fissent retentir une plainte indirecte au sujet de cet enfant dont l'existence prochaine troublait déjà et ravageait la sienne. Le cœur ne raisonne pas ; c'est là sa plus haute vertu. Aussi Paul avait-il d'abord accepté avec enthousiasme l'avènement d'un frère ou d'une sœur. Mais, hélas ! après ces sensations généreuses, le maudit esprit d'analyse que l'on ose parfois appeler la raison infiltra ses froids calculs dans le cerveau de Paul, en s'appuyant sur cette personnalité native qui est le lot défensif et misérable de toute créature humaine. Fils unique, Paul s'était accoutumé au monopole de la tendresse et des soins. A son âge, on est arrivé peu à peu à considérer ses parents comme ayant abdiqué les passions actives, on les relègue dans une sorte de ciel d'où leurs grandes figures sereines ne descendent plus que pour apporter des bienfaits, et l'on se réserve à soi-même (hélas ! c'est le cri de la nature) le droit de leur succéder dans toutes les crises laborieuses ou fécondantes qu'ils ont traversées. Or, à vingt-quatre ans, qu'avait Paul, voir son père et sa mère rajeunir tout à coup, rétablir un niveau entre eux et leur fils, mettre une créature au monde au moment où leurs têtes ne paraissaient plus devoir s'animer que pour protéger et bénir, c'était pour ce jeune homme une situation com-

plexe, difficile, dans laquelle son cœur tantôt s'attendrissait et tantôt se révoltait, une de ces situations périlleuses pendant lesquelles, ne sachant plus se guider, ne le pouvant plus, on ferme les yeux pour ne pas être pris de vertige, comme un voyageur qui parcourt à cheval un sentier bordé de précipices.

— Êtes-vous sourd et aveugle pour vos amis ! cria soudain une voix.

Paul se retourna. Il était arrivé à la hauteur de Fontjaudran et reconnut Frédéric.

— Excusez-moi, dit Paul. Je ne vous avais pas vu.

— Je descends à Fontjaudran. Venez-vous avec moi ?

— Je veux bien. Cela m'est égal.

Paul parlait d'un air distrait. Son visage était altéré, soucieux : son regard sombre et sans flamme.

— Êtes-vous souffrant ? dit Frédéric qui s'en aperçut.

— Oui, un peu.

Il fit cet aveu sans y songer, comme un malade que soulage une plainte involontaire. Sans y songer aussi il accepta de déjeuner au moulin. Il descendit de cheval et se mit à table sans trop savoir ce qu'il faisait, instinctivement reconnaissant de l'amitié qu'on lui témoignait.

— A table, dit Frédéric d'un ton délibéré et en jettant sur son convive un regard incisif. Il faut se nourrir, mon cher. Vous êtes maigre à faire peur. L'amour de mademoiselle du Breuil pour vous ne vous embellit guère.

Paul fit un mouvement violent, comme un blessé dont on eût touché la plaie vive.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il. Que savez-vous ?

— Je sais tout, répondit Frédéric d'un air cordial. M. du Breuil

m'a tout raconté sous le sceau du secret.

M. du Breuil en effet sollicité de nouveau par Frédéric, et pensant que la politesse exigeait au moins un motif à son refus, n'avait pas laissé ignorer que des engagements conditionnels avaient eu lieu entre la famille de la Fosse et lui.

Paul en apprenant que le père de Valentine avait pris Frédéric pour confident, ne put réprimer un cri de joie. Cette nouvelle, effectivement, lui prouvait que M. du Breuil se souvenait de sa parole, qu'il était bien décidé à la tenir, qu'il se départait même de la réserve et du silence imposés à Paul à ce sujet. De plus, Frédéric étant dans le secret, Paul allait pouvoir l'entretenir de Valentine. Son visage rayonnait déjà à cette pensée, car un amoureux fait presque toujours une assez triste figure quand il ne lui est pas permis de parler de son amour.

En ce moment, Frédéric avait un immense avantage sur Paul; il connaissait son secret, et Paul ne connaissait pas le sien. Le jeune négociant attachait sur son rival un regard clair, froid, inquisiteur, mais exempt, il faut le dire, de sentiments vils et de basse jalousie.

—C'est tout simple, se disait-il; ils sont voisins de campagne et se voient depuis l'enfance. Paul est joli garçon. Sa naissance, son rang, sa fortune sont à peu près conformes à ceux de mademoiselle du Breuil. Il a la grâce qui séduit, la mobilité d'impressions qui se rapproche du caractère des femmes, quelque chose d'ardent et de flottant qui leur plaît, une préoccupation à s'occuper d'amour, à s'endormir jour et nuit dans ce beau rêve. Comment n'ai-je rien deviné? Mais ils semblaient se fuir, s'éviter, se détester. Brouilles d'un instant, peut-être, querelles qui cimentent

la tendresse! M. du Breuil, je me le rappelle à présent, a paru fort étonné quand je l'ai prié de ne pas disposer de la main de sa fille sans m'en prévenir. Une alliance alors était déjà présumable, presque décidée. Lorsqu'elle l'a été irrévocablement, il m'a averti. Il s'est comporté en honnête homme. Je n'ai à me plaindre ni de lui ni de sa fille dont la politesse et l'amabilité n'ont jamais été assez prononcées pour me donner des espérances illusives, ni de Paul qui ne sait même pas que je suis son rival.

Frédéric avait réellement une certaine dignité, une certaine élévation de caractère. Si Paul se fût noyé par accident, il ne l'eût peut-être pas beaucoup pleuré. Mais, présent, il lui eût certainement porté secours. Frédéric ne poussa pas, toutefois, le désintéressement jusqu'à s'apitoyer sur les souffrances de Paul, et il lui dit d'un ton un peu railleur :

—Vous êtes aimé, mon cher; que demandez-vous de plus?

—Ah! vous êtes comme les autres! s'écria Paul avec désespoir, J'ai gagné cent quatre-vingt francs en cinq mois. Cent quatre-vingt francs! Oh! argent maudit, tu ne m'as jamais tourmenté, mais tu rattrapes à présent le temps perdu! Neuf pièces d'or pour entrer en ménage! Quelle dérision! Je m'explique aujourd'hui pourquoi les avocats ne se marient pas avant quarante-cinq ans, et encore, quand ils se marient! Ah! si je pouvais entreprendre quoi que ce soit, m'exposer à mille morts pour m'enrichir! Mais rien... rien! J'aurais beau me jeter à l'eau la tête la première, je ne découvrirais pas un caillou d'or dans le fond de la rivière.

—Mourir est l'affaire d'un instant, mon cher Paul; il y aurait faiblesse et folie à répondre à l'af-

fection de mademoiselle du Breuil par un sacrifice si facile.

—Eh ! je n'y songe pas. Mais que voulez-vous que je fasse ? Travailler ! c'est bientôt dit. Vos roues de moulin, vos engrenages s'useraient et se casseraient bien vite s'ils n'avaient rien à broyer. Moi, je n'ai pas de travail à mettre sous ma volonté ; elle tourne à vide, au hasard, par soubresauts, elle s'use, se fausse et se tord dans d'épouvantables convulsions. Plaider ! contre qui ? Personne n'a besoin de moi. Je ne puis plaider tout seul dans ma chambre. Je suis condamné. La fatalité m'a saisi dans ses doigts de fer. Quand la chance et l'occasion me viendront de gagner ma vie, j'aurai des cheveux blancs. Valentine ne m'aimera plus. Elle se sera fatiguée d'attendre. Ah ! laissez moi vous parler librement ! A qui me plaindrais-je ? A mon père et à ma mère ? Mais l'événement qui me tue les transporte d'une joie délicieuse et légitime. A Valentine ? Mais si je doute de l'avenir, elle doutera bien davantage et renoncera à moi.

—Il y a du vrai dans ce que vous dites, Paul ; mais il y a aussi beaucoup d'exagération. Je voudrais être à votre place.

—A ma place ! Je crois bien ! Vous seriez aimé de Valentine !

—Ce n'est pas là ce que je veux dire, répliqua Frédéric d'un ton froid et comme s'il n'eût pas le moins du monde ambitionné cet excès d'honneur. Si j'étais à votre place, j'aurais bien vite fait fortune.

—Au barreau ? Je vous en défie. J'ai essayé et je n'ai pas pu.

—Il y a d'amusants contrastes dans la vie, ajouta Frédéric d'un ton libre et dégagé. Moi, par exemple, je n'ai pas pu toucher à une opération sans la faire réussir. Là où je ne cherchais souvent qu'une distraction, un passe-temps,

une occasion de me créer des relations nouvelles, je rencontrais chaque fois un accroissement de richesses. J'en ai maintenant à ne savoir qu'en faire. J'en suis gorgé, écrasé. J'évite de les augmenter pour ne pas avoir le souci de les gérer. Je ne sais comment les dépenser. Mes revenus s'accumulent dans mes tiroirs. Je ne prends même pas le soin de les faire produire. Vous, au contraire, avec autant de qualités et d'esprit que moi, vous voilà tout désorienté par le manque d'une centaine de mille francs. Avouez que c'est un amusant contraste.

—Très-amusant, dit Paul ; très-amusant pour vous. Moi, il me fait peur. C'est donc bien facile de gagner de l'argent ?

—Pour moi, oui.

—Et pour les autres ? Pardieu, mon cher, je ne suis pas plus bête que vous, et si vous m'indiquiez un moyen . . .

—Il y en a cent.

—Entre autres ?

—Les terrains, les marchandises, la Bourse. Vous ne connaissez donc rien aux affaires ?

—La Bourse ! dit Paul frappé d'une lueur subite. En effet le baron du Chatenet, un ami de mon père . . .

Il baissa la tête et resta songeur.

—Vous le voyez, reprit Frédéric, il y a cent moyens. Pas un n'est sûr, mais il sont tous bons. Je voudrais être à votre place. Je voudrais avoir ma fortune à refaire. Cela me distrairait.

—Cent moyens ! répéta Paul machinalement. Il sont tous bons, mais pas un n'est sûr.

Puis il ajouta, en portant son verre à ses lèvres :

—De quoi vais-je m'inquiéter ? Laissons ces chimères. Pour tenter quelque chose il faut de l'argent, et je n'en ai pas.

—Je vous en prêterai, répondit Frédéric spontanément et sans aucune hésitation. Je puis mettre à votre disposition cinquante ou soixante mille francs.

—Vous feriez cela ! s'écria Paul.

Et entraîné par un vif sentiment de gratitude, il serra avec force et émotion la main de Frédéric.

—C'est convenu ? demanda ce-lui-ci.

—Je ne sais pas encore si j'accepterai, répondit Paul ; il y a là une responsabilité qui m'épouvante. Mais que j'accepte ou non, laissez-moi vous dire, mon cher Frédéric, combien je suis touché d'une telle preuve d'amitié.

—Oh ! elle m'est facile à donner, mon cher Paul, et perd par cela même beaucoup de son mérite. La seule récompense que j'ambitionne c'est que, quand vous aurez réussi, quand vous serez marié, vous puissiez dire à mademoiselle du Breuil : c'est Frédéric Mallet qui m'a aidé à vous obtenir ; c'est à lui que nous devons notre bonheur.

Frédéric se vengeait noblement ; il protégeait Paul !

Judicieux comme il l'était, le jeune négociant n'entrevoit pas pour le moment la possibilité et n'avait pas le désir de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, de séparer deux cœurs qui s'aimaient. Le malheur de Paul, par ses côtés attendrissants, était fait pour rendre fidèle Valentine et l'attacher à Paul par des liens plus indissolubles. Si les hommes sont impatients, les femmes ont généralement en elles le dévouement comme loi de nature, et, de ces deux impulsions, devait naître un rapprochement plus probable et plus prompt que Paul ne se l'imaginait, buté qu'il était contre des obstacles irritants. Il convient d'ajouter tout bas et sous le sceau du secret que la générosité de Frédéric n'était pas tout à fait

pure, ce qui eût été véritablement bien beau et bien rare. Certes, ce n'était pas une inspiration mesquine que de se placer ainsi comme une Providence au-dessus de deux êtres dont l'un était son rival préféré et dont l'autre avait dédaigné son amour. Mais Frédéric qui n'était pas sot ne se dissimulait pas qu'en prêtant de l'argent à Paul, cela ne ferait peut-être que compliquer d'embarras nouveaux la situation.

Paul gardait le silence, Frédéric lui dit avec ce ton aimable et insinuant d'un négociant qui espère faire une bonne affaire :

—Réfléchissez. Vous ne me gêneriez en aucune façon. Ces cinquante mille francs sont de l'argent à moi, en dehors de mon commerce. Servez-vous-en sans scrupules ; il ne me sera jamais nécessaire. A vous dire vrai, et en cela je suis sûr d'être approuvé pas vous, je ne me démunirais pas de fonds dont je pourrais avoir besoin, je n'aimerais pas faire ostensiblement dans ma fortune un vide assez grand pour alarmer mon père ou autoriser le public à jaser. Mais ces cinquante mille francs, je vous le répète, sont libres et ne feront une lacune nulle part. C'est une petite réserve dans le cas où me serait venue quelque fantaisie. La meilleure de toutes est d'obliger un ami. Aussi, mon cher Paul, en me permettant de vous être agréable, en acceptant ce service, vous m'en rendez un vous même, je vous l'affirme, car ce sera me faire le plus grand plaisir.

—Ah ! mon cher Frédéric, s'écria Paul, je vous suis on ne peut plus reconnaissant. Mais que ferai-je de vos cinquante mille francs ? Je ne puis aller me présenter à M. du Breuil avec un emprunt pour apport.

—C'est certain. Mais puisque vous vous plaignez des lenteurs de

vosre profession, faites une fugue en dehors d'elle. Les grands parents vous ont imposé d'interminables lenteurs; faites une tentative pour les abréger. Personne ne désapprouve un coup d'audace — quand il réussit.

—Pour m'enrichir ?

—Sans doute.

Paul resta un instant absorbé. Tout à coup il s'écria :

—La Bourse !

Ce mot magique était entré dans son cerveau comme une pointe defeu.

—On me demande un revenu, je reviendrai avec un capital, reprit Paul enfiévré par cette séduisante perspective. Être riche, subitement, par moi-même... Ah ! quelle ivresse ! La Bourse a du bon. Elle répare quelquefois les torts de l'injuste fortune. Car enfin, pourquoi ne suis-je pas riche ? Ah ! cela me serait bien égal sans Valentine. Mais puisqu'il faut, et c'est très-juste, que ma position soit équivalente de la sienne, je ne dois reculer devant rien pour parvenir à ce résultat. Quinze jours ou un mois décideront de mon sort. Il y a un Dieu pour les amants. Je ferai ruisseler l'or aux pieds de Valentine. A ses pieds, non ; à ceux de M. du Breuil. Il se fâchera peut-être d'abord de mon équipée, puis il pardonnera, et... Ah ! comme tout s'enchaîne ! Vous rappelez-vous le soir où vous m'avez rencontré sur la route de Nexon ? J'allais faire mes adieux à Valentine. Une chouette m'a barré le passage ; une chouette, un oiseau de malheur ! Vous l'avez tuée. C'était un pronostic. Il se réalise. Ce que je ne puis faire aujourd'hui pour conquérir Valentine, vous m'y aidez, vous me donnez des armes pour conjurer le sort, des armes, pour combattre et vaincre.

—Je vais aller vous chercher votre argent, mon cher Paul.

—Non... non... attendez !

Entre la pensée et l'exécution il n'y avait pas d'intervalle pour Frédéric, mais il y avait un monde pour Paul. Il trembla et recula devant une dette considérable devant la honte d'un échec possible. Le sang lui monta au visage. Il se leva tout étourdi et ouvrit les fenêtres.

—Ne parlons plus de cela, dit-il ; je ne suis pas de force à affronter tant de périls.

—Comme vous voudrez, répondit Frédéric.

Il n'osa pas insister. Mais il était facile de voir qu'il était fâché de ne pas jouer le premier rôle dans une affaire qui l'intéressait si vivement et dans laquelle Paul, s'il risquait d'obtenir plus vite Valentine, s'exposait bien évidemment à la mécontenter, à irriter son père et à la perdre pour jamais.

—Vous vous désolerez peut-être à tort, reprit Frédéric d'un ton un peu froid, mais amical. L'enfant qui dérange tous vos projets n'est pas venu au monde. Sa naissance, encore problématique...

Ah ! que Dieu m'écrase si j'ai jamais songé à cela ! répondit Paul en se retournant vivement. J'aimerais mieux lutter seul contre toute une armée que de m'arrêter une seconde à de pareilles suppositions. Cher enfant ! ce sera mon frère ou ma sœur ! s'il faut défendre sa vie aux dépens de la mienne, je suis prêt.

Frédéric s'approcha de Paul et lui serra la main. C'était la seule manière, en effet, de reconnaître et d'apprécier des sentiments dont un honnête homme ne souffre même pas qu'on le loue.

H. AUDEVAL.

A Continuer.